1902 SEPTEMBRE N° 150

FIGARO ILLUSTRÉ

Sir George Hayter pinx.

BAPTÊME DU PRINCE DE GALLES (LE ROI ÉDOUARD VII) *à la Chapelle de Saint-George à Windsor, le 25 Janvier 1842*

NUMÉRO SPÉCIAL : LES FÊTES DU COURONNEMENT EN ANGLETERRE

URS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines. — Prix : **3 fr.** ; Étranger : **3 fr. 50**

GOUPIL ET Cie ÉDITEURS-IMPRIMEURS, MANZI, JOYANT ET Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS

24, Boulevard des Capucines, PARIS

LES ARTS

Revue Mensuelle

DES

MUSÉES, COLLECTIONS, EXPOSITIONS

LES ARTS publient douze numéros par année. — Chaque numéro contient au moins trente-deux pages illustrées.

En dehors des numéros mensuels, LES ARTS pourront publier des numéros supplémentaires spéciaux, consacrés à des Expositions, des musées particuliers ou de grandes ventes. Ces numéros seront servis gratuitement aux abonnés.

Prix du numéro : 2 francs net. — Étranger : 2 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

PARIS, un an, **22** fr. — DÉPARTEMENTS, un an, **24** fr. — ÉTRANGER, *Union postale*, un an, **28** fr.

Abonnement & Vente : *24, Boulevard des Capucines, PARIS* — Vente aux Libraires : *Librairie du FIGARO*

LE THÉATRE

5e Année — 1902

LE THÉATRE donne le compte rendu des pièces nouvelles représentées sur les principaux théâtres de Paris et des capitales étrangères, les scènes principales de ces pièces saisies par la photographie instantanée, les portraits des acteurs et des auteurs et s'occupe de tout ce qui intéresse l'art théâtral.

Rédaction : MM. Félix Duquesnel, Frédéric Masson, Adolphe Jullien, Lucien Muhlfeld, Pierre Wolff, Jules Huret, René Maizeroy, Robert de Flers, Gaston Jollivet, Romain Coolus, Adolphe Aderer, Henri de Curzon, Paul Villars, Henry Lyonnet, etc.

LE THÉATRE a paru mensuellement depuis le mois de janvier 1898, bimensuellement depuis le mois de janvier 1900 ; une année forme deux superbes volumes (35×28) de plus de 400 pages chacun, accompagnés de tables systématiques et ornés de 600 illustrations en noir et en couleur.

Prix du numéro bimensuel : 2 francs net. — Étranger : 2 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

PARIS, un an, **40** fr. — DÉPARTEMENTS, un an, **44** fr. — ÉTRANGER, *Union postale*, un an, **52** fr.

LES MODES

Revue mensuelle illustrée des Arts appliqués à la Femme

LES MODES, publiées dans le même format et avec le même luxe que *Le Théâtre*, donnent chaque mois : une revue des Événements mondains ; des Études sur les Peintres et les Sculpteurs de la Femme, les Accessoires du Costume, le Mobilier, la Décoration intérieure ; une copieuse enquête sur la Mode et les Modes et des perspectives des Sports et des Plaisirs en plein air Illustrées, selon les besoins, d'après les objets d'art et de costume eux-mêmes, d'après les dessins et les tableaux présentant la Femme et les Femmes à l'admiration de tous les âges, *LES MODES* prétendent avant tout montrer le spectacle de *la Mode vécue* et, à ce dessein, s'emploient de préférence à fournir, par des photographies directes, la silhouette et le détail de toilette des Parisiennes les plus élégantes, de même que l'aspect intérieur de leurs maisons et la surprise instantanée de leurs Promenades et de leurs Plaisirs.

Prix du numéro : 2 francs net. — Étranger : 2 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

PARIS, un an, **22** fr. — DÉPARTEMENTS, un an, **24** fr. — ÉTRANGER, *Union postale*, un an, **28** fr.

Vingtième année. SEPTEMBRE 1902 Deuxième Série — N° 150

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

Villars,

215.13+
Ed92v71

LE COURONNEMENT D'ÉDOUARD VII

Negative by Thomas (London).

LA VOITURE DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE DE GALLES PASSANT SOUS L'ARC DE TRIOMPHE CANADIEN

Negative by The Biograph Studio (London).

LE ROI ET LA REINE TRAVERSENT LE PARC DE ST-JAMES

Le Couronnement d'Édouard VII

Le roi Édouard VII a été couronné le 9 août 1902, six semaines après la date fixée primitivement (26 juin) pour son sacre, au milieu des acclamations du peuple anglais, heureux que la Providence lui eût conservé son souverain.

Jamais, peut-être, une nation n'a subi pareille épreuve et n'a passé six semaines aussi émouvantes, aussi poignantes. Le 24 juin, tout souriait au peuple anglais; d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, ce n'était que préparatifs de fête; tout le monde se livrait à une joie anticipée. A Londres, sous un beau soleil d'été, les rues, pavoisées, décorées, étaient pleines d'une foule immense qui, en belle humeur, toute disposée à se réjouir, admirait le spectacle qui s'offrait à ses yeux et le décor dans lequel, quarante-huit heures plus tard, allait, croyait-on, se dérouler un spectacle auquel tout devait concourir à donner une splendeur sans égale.

Tout à coup, d'un bout à l'autre de l'immense ville, se répand une rumeur sinistre : le Roi est malade, le couronnement est ajourné ! Et alors il se fait comme un grand silence ; la foule soudain se tait, les visages s'assombrissent; à la joie de tout à l'heure succède une morne tristesse. On veut douter : invention des journaux, dit-on. Mais on se rend bien vite compte qu'il est des choses qui ne s'inventent pas. D'ailleurs, voici, à Marlborough House, le premier bulletin : « L'opération a été pratiquée à midi et demi ; elle a réussi ; le Roi va aussi bien que possible. »

Le lendemain, 25 juin, les princes étrangers, les missions extraordinaires, reprenaient le chemin de leurs capitales respectives, et l'on décrochait les drapeaux et les tentures qui ornaient les maisons. Mais tout, cependant, ne disparaissait pas. Dans l'attente d'un couronnement relativement prochain, — on l'espérait du moins, — les lampes et les motifs des illuminations demeuraient fixés aux façades des maisons particulières et des édifices publics; beaucoup de gens se refusaient à rentrer leurs drapeaux, et Londres présenta ce spectacle singulier qu'il ne fut jamais si pavoisé et n'eut jamais un tel air de fête qu'au moment de la maladie du Roi !

D'ailleurs, pendant cette maladie de leur souverain comme pendant la guerre, les Anglais firent preuve d'un optimisme et d'une confiance véritablement typiques. La Providence ne pouvait — c'était leur intime conviction — faire autrement que d'écouter les vœux du peuple qui, sur la terre, se considère comme un peuple choisi, qui a su mettre le Seigneur dans ses intérêts et qui le représente sur notre planète. Et, tout en étant très heureux, très profondément heureux, du rétablissement si rapide et presque miraculeux d'Édouard VII, les Anglais n'en ont pas été autrement étonnés. Il leur était dû.

* * *

Cependant un certain nombre de gens, plus timorés ou moins confiants que les autres, ayant aussi le souvenir vague de prédictions plus ou moins authentiques, se sont demandé, jusqu'au dernier moment, si quelque fâcheux contre-temps n'allait pas se produire et rendre nécessaire un nouveau retard. Ces craintes, fort heureusement, étaient vaines, et, le 9 août, rien ne vint troubler la joie légitime du roi Édouard et du peuple anglais...

Cut by Miss P. Wells 1950

60685

Negative by Russell & Sons (London).

LE CORTÈGE ROYAL PASSANT DANS PARLIAMENT STREET APRÈS LE COURONNEMENT

Aux environs de l'abbaye, toutes les rues sont fermées et il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire des cartes d'invitation à la cérémonie, pour pouvoir franchir l'enceinte réservée. Les policemen sont fort vigilants, mais d'une politesse extrême, et ils exécutent leur rigoureuse consigne avec une parfaite bonne humeur et sans la moindre brusquerie.

Il n'est pas encore neuf heures, et le Roi ne doit arriver qu'à onze heures et demie. C'est deux bonnes heures et demie d'attente.

Les voitures particulières ont cessé de circuler, et rien ne peut plus passer maintenant que le cortège officiel et les voitures de la Cour. Justement en voici une qui arrive au grand trot sur le tapis de sable jaune étendu comme un ruban d'or entre deux lisérés rouges formés par les tuniques écarlates des soldats. La foule applaudit et l'on voit, dans la voiture... les deux gardes-malades du Roi qui a voulu que ces femmes dévouées fussent présentes à la cérémonie. Qu'est-ce encore? Une voiture dans laquelle sont deux garçons de sept et de huit ans, en costume de marin; sur leur passage on joue l'air national, et les deux petits princes, car ce sont les deux fils aînés du Prince de Galles, saluent militairement d'un geste grave et enfantin, l'étendard royal. Cela plaît à la foule qui acclame les deux enfants.

Mais voici un carrosse antique, doré, orné de peintures, qui s'avance en cahotant. Il est traîné par six chevaux que précèdent quatre laquais à hautes cannes. Il porte le Lord-Maire que suivent les shérifs dans des voitures moins solennelles, mais qui ont fort bon air.

Au commandement de leurs officiers, les soldats qui forment

Negative by The Biograph Studio (London). LES YEOMEN DE LA GARDE, DANS LEUR COSTUME CONSERVÉ DU TEMPS DE HENRY VIII

la haie se redressent, de loin on entend les instruments de cuivre d'une musique militaire, et bientôt commence le défilé : voici la musique des Horse-Guards, dont les tuniques valent cent livres chacune ; c'est trop doré. Cette musique joue une marche américaine ; derrière, viennent le maître batelier du Roi et douze bateliers en singulier costume : ils ont des bas de soie rouges, une culotte rouge, une tunique rouge et une petite casquette de velours noir comme celle des musiciens des Horse-Guards, comme celle des cochers et des valets de pied du Roi en costume de gala. Cette casquette que les Anglais affectionnent, puisqu'ils en affublent tant de gens, est fort laide. Pour compléter la description du costume des bateliers, j'ajouterai qu'ils ont sur la poitrine la couronne et les initiales du Roi et une espèce de plaque aux armes royales.

Je ne parle que pour mémoire des *Yeomen* de la Garde illustrés par le célèbre tableau de Millais, pour arriver aux voitures du Prince et de la Princesse de Galles et à l'État-Major, où figurent Lord Kitchener et Lord Roberts. Le premier, le visage bronzé, a un air d'indifférence parfait qui peut passer pour de l'impassibilité; le second, qui monte un admirable cheval alezan, tient son bâton de maréchal de la main droite et salue de la tête de temps à autre la foule qui lui fait une ovation. Autant Lord Kitchener a l'air rogue, autant Lord Roberts, « Bobs », comme les Anglais l'appellent avec une affectueuse familiarité, a l'air aimable. Et qui sait si, au fond, ces apparences ne sont pas trompeuses, et si, avec des dehors affables, Lord Roberts n'est pas, parfois, plus inflexible que Lord Kitchener, malgré l'air rébarbatif de celui-ci?

Après l'État-Major, vient un peloton de princes et d'officiers indiens; l'un d'eux a un uniforme tout blanc à broderies d'or. Il est superbe, ses compagnons aussi, du reste ; et quelle admirable race que celle qui a produit ces hommes de bronze! Quelle noblesse d'allures, quelle grâce et quelle dignité dans les mouvements, quelles attitudes naturellement majestueuses! Eux aussi, ils ont l'air impassible; mais sans la moindre raideur et sans l'ombre d'affectation. C'est un très curieux contraste que celui de ces princes de l'Inde et des grands seigneurs européens que nous venons de voir; si la civilisation asiatique dont ceux-là sont les

Negative by Russell & Sons (London).

LE CARROSSE ROYAL DEVANT WHITEHALL

représentants doit disparaître devant la civilisation européenne dont ceux-ci sont la plus haute expression, ce serait très étonnant. Comme le lion dont ils semblent avoir la force, le courage la souplesse et le regard fier et assuré, ces gens-là se réveilleront un jour ; ils n'ont pas l'air d'avoir été créés pour être enchaînés ni donnés en spectacle à des multitudes dont les ancêtres erraient, sauvages, par les forêts de la Grande-Bretagne, alors que leur civilisation comptait les siècles par dizaines.

Les musiques jouent le *God save the King*, les tambours battent, les clairons sonnent, les troupes portent les armes, les drapeaux s'abaissent : voici le Roi et la Reine ; Lui, pâle, blanchi, amaigri, vieilli, mais l'air fort heureux et souriant ; Elle, radieuse de beauté, de grâce et de jeunesse, se penche à la por-

Negative by The London Stereoscopic & Co. LE CORTÈGE PASSANT DEVANT LE PALAIS DE WHITEHALL

tière de ce carrosse, semblable à une princesse des contes de notre enfance, une princesse que les bonnes fées protègent, et qui a trouvé dans son berceau tous leurs dons, toutes leurs faveurs, une princesse comblée de tout ce qui peut contribuer au bonheur d'une reine et d'une femme...

Lentement, au pas de ses huit chevaux, passe le carrosse, pendant que la foule pousse des hourras frénétiques qui retentissent encore quand les souverains sont entrés dans l'abbaye.

Pour la cérémonie du couronnement, la vieille abbaye a été aménagée spécialement par le grand maréchal, le duc de Norfolk. De chaque côté de la nef, des tribunes à plusieurs étages ont été élevées ; mais disposées de telle sorte qu'elles ne dépassent pas les piliers massifs qui, d'un jet hardi, vont se rejoindre en gracieuses ogives et supportent le toit. La nef est donc dégagée et rien n'en vient détruire les harmonieuses proportions ; elle est recouverte d'un beau tapis bleu et les boiseries des tribunes sont dissimulées par des tentures bleu paon et vieil or, d'un excellent effet.

A l'intersection de la nef et du transept, est une estrade appelée « le théâtre » sur laquelle sont deux trônes dorés, celui du Roi, à droite, surélevé de cinq marches, celui de la Reine, à gauche, qui n'en a que trois. Plus en avant, c'est-à-dire plus près de l'autel, la chaire de saint Édouard, sur laquelle prendra place le Roi après le couronnement.

C'est un brillant coup d'œil que celui que présente l'abbaye vers dix heures du matin, quand tout le monde est entré et a trouvé sa place dans les transepts ; à gauche sont les pairesses et

à droite, leur faisant face, les pairs. Sous la lumière blafarde tamisée par les vitraux, les rouges des manteaux paraissent presque noirs, et les hermines jettent une grande tache blanche. Puis, dans le chœur et la nef, voici le clergé, les ambassadeurs, les ministres, les grands dignitaires de l'État, les juges, des militaires, des marins, et, aux tribunes et en bas, les invités, les hommes en uniforme ou en habit de cour, les femmes en toilette de soirée. Le blanc et les couleurs très claires dominent, et dans ce cadre sévère, c'est un peu froid comme aspect, d'autant plus que le soleil ne se montre pas et que le temps reste sombre.

Mais le cortège royal entre dans l'abbaye. Des hérauts d'armes en tabards écartelés aux armes d'Angleterre, des fonctionnaires en grand uniforme précèdent la Reine, qui s'avance avec une grâce souveraine, resplendissante de beauté, revêtue d'une robe en drap d'or que l'on croirait tissée par des fées. Un murmure d'admiration se fait entendre aussitôt réprimé, et un silence se fait. On attend le Roi, le Roi que l'on n'a pas vu depuis sa maladie et que l'on est si curieux de voir, afin de constater si les bulletins officiels ont dit la vérité. Derrière une foule de brillants officiers, de grands dignitaires, de chevaliers de divers grands ordres revêtus de leurs manteaux de cérémonie aux couleurs distinctives, de pairs du royaume portant les insignes de la royauté, marche le roi Édouard, seul, sans aide, avec un air de majesté très remarquable. Il est pâle, sa barbe est maintenant presque toute blanche, son visage amaigri paraît allongé, mais en même temps affiné ; il a la démarche un peu pesante quoique ferme et la physionomie affable et souriante ; cependant l'éclat ordinaire du regard est un peu terni. Le Roi est encore convalescent.

Et alors commence la cérémonie du couronnement proprement dite, avec tous ses détails symboliques : d'abord une fanfare de trompettes, puis les *Vivat Eduardus Rex* des élèves de l'École de Westminster qui font ainsi voir que ce n'est pas pour rien qu'ils apprennent le latin ; la présentation au peuple par l'archevêque de Canterbury, le serment prêté par le Roi, qui prononce d'une voix claire et ferme les paroles sacramentelles, l'investiture du manteau impérial sous un dais magnifique porté par les quatre comtes Cadogan, Spencer, de Rosebery et de Derby, la remise de l'orbe et des sceptres et, enfin, le couronnement. D'une main tremblante, l'archevêque pose la couronne sur la tête du Roi : il la met même sens devant derrière, et le Roi est obligé de la retourner.

Les hourras éclatent, au dehors, le canon tonne, et, au même instant, les pairs mettent leurs couronnes et, de mille lampes électriques, la lumière jaillit. C'est un peu théâtral, ce jet d'électricité.

Quand le Roi, sur son trône, a reçu l'hommage de son fils, le Prince de Galles, puis des seigneurs, représentés par le premier duc, le premier marquis, et ainsi de suite, en passant par tous les rangs de la pairie, c'est au tour de la Reine à être couronnée par l'archevêque d'York. C'est, avec certaines modifications, la même cérémonie qui recommence, et quand la couronne est enfin posée sur la tête de la Reine, les pairesses se coiffent de la leur.

Negative by The Art Reproduction Company. Ltd. (London). LE ROI PRÉSIDANT A LA DISTRIBUTION, PAR LE PRINCE DE GALLES, DES MÉDAILLES DÉCERNÉES AUX SOLDATS COLONIAUX

Negative by The London Stereoscopic Co.

L'ÉQUIPAGE DU ROI DEVANT L'AMIRAUTÉ

Negative by The London Stereoscopic Co.

LA TÊTE DU CORTÈGE DEVANT L'AMIRAUTÉ

Tout cela est long, très long, mais c'est un beau spectacle; ce n'est même que cela. Et c'est un spectacle qui, pour les assistants, n'a plus guère de signification : l'orbe, le sceptre, les éperons d'or, l'épée de justice, l'épée de royauté, l'épée de miséricorde, symboles qui parlaient aux hommes du moyen âge et qui étaient pour eux l'image visible de la souveraineté, de la puissance royale, du droit de justice, du droit de grâce, n'ont pas le moindre sens pour les électeurs de 1902, qui voient, dans les tribunes, les hommes qu'ils ont envoyés au Parlement pour y faire, en leur nom, des lois, y compris celle qui donne au roi sa liste civile, et qui sont les successeurs directs de ceux qui ont voté les deux lois aux termes desquelles la dynastie actuelle occupe le trône.

Et cependant, quand le Roi eut été couronné, que le canon retentit, que les hourras éclatèrent dans l'église et furent repris au dehors par le public qui attendait le signal de la consécration suprême, les plus impassibles ne purent se défendre d'un petit mouvement d'émotion, d'un léger frisson de patriotisme.

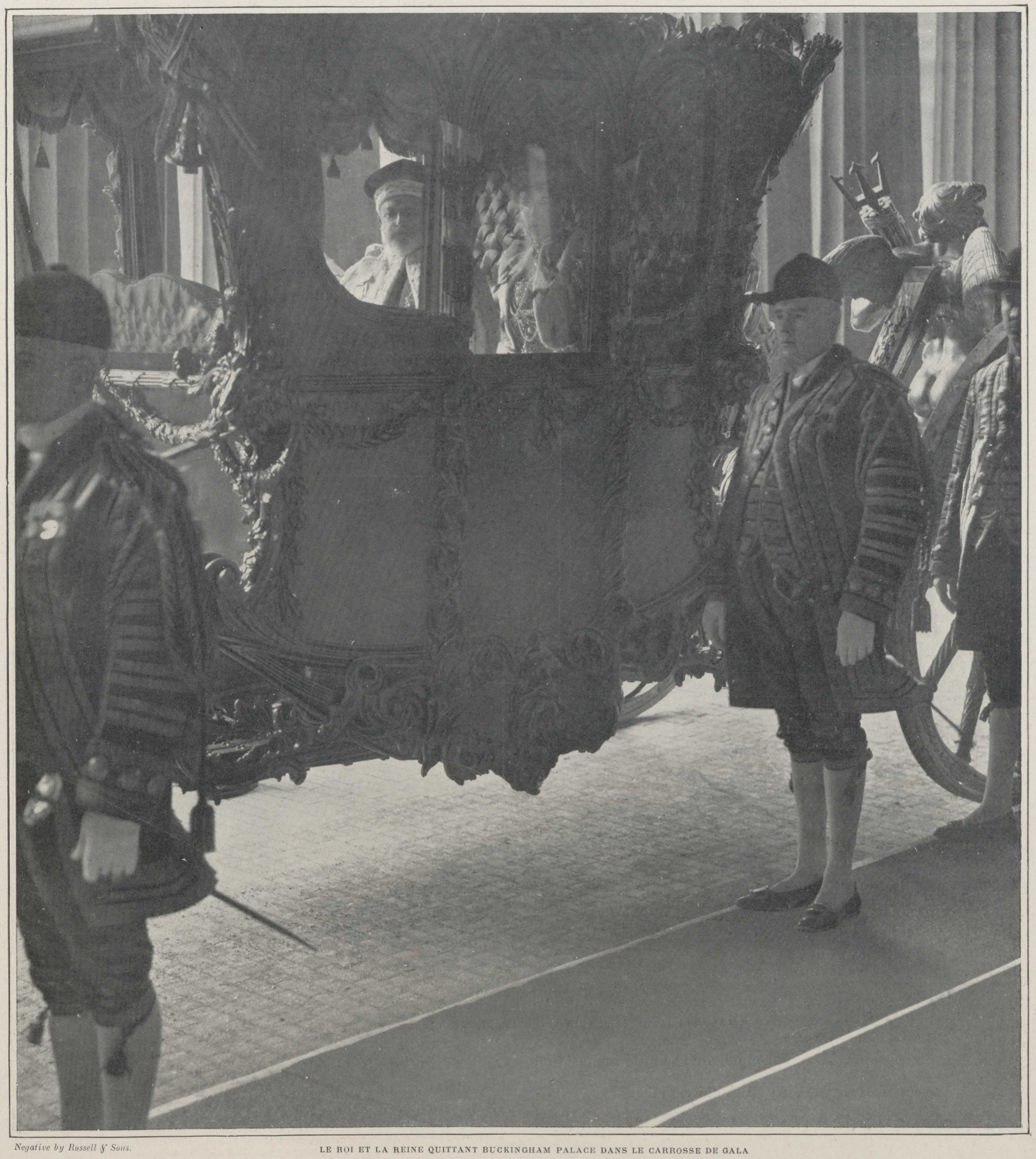
C'est que, si le couronnement du roi Édouard n'a pas eu la même signification que celui de ses ancêtres, il en a eu une autre, différente, plus moderne, si l'on veut, et qu'il a marqué l'ouverture d'une ère nouvelle.

Depuis l'avènement de la reine Victoria, le domaine colonial de l'Angleterre s'est élargi et le titre royal a été modifié de façon à indiquer l'étendue nouvelle de la souveraineté. Le roi Édouard n'est plus seulement, comme ses prédécesseurs, monarque du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande ; il est, en outre, *Roi de toutes les possessions britanniques de par delà les mers*, et il signe : Edward R. & I. *Rex et Imperator*. L'ère impériale britannique a commencé.

Le 9 août 1902 sera, dans l'histoire de la race anglo-saxonne, une date des plus importantes. C'est que, ce jour-là, pour la première fois, un monarque anglais fut couronné en présence des représentants des Angleterres d'outre-mer venus de tous les points du globe pour lui rendre hommage et reconnaître en lui le souverain de la Bretagne Majeure; c'est que, ce jour-là, pour la première fois, un monarque anglais, Empereur de l'Inde, fut sacré sous le regard des princes asiatiques qui, spectacle sans précédent, ont, par leur présence, fait acte public de soumission à leur suzerain; c'est que, ce jour-là, la consécration suprême donnée à la royauté d'Édouard VII a, du même coup, consommé tacitement la Fédération de l'Empire britannique !

Le couronnement d'Édouard VII a été plus que le sacre d'un souverain, ce fut la prise par un Empire de la toge virile.

PAUL VILLARS.



Negative by Russell & Sons. LE ROI ET LA REINE QUITTANT BUCKINGHAM PALACE DANS LE CARROSSE DE GALA

UNE NOUVELLE DYNASTIE

La Maison de Hanovre et la Maison de Cobourg

Nous autres Français avons vécu depuis cinq siècles dans la religion historique de la formule salique : elle a été la loi politique de notre monarchie, elle a profondément influé sur nos lois civiles, elle a donné sa constitution à notre société jusqu'à la Révolution. Je dis *la formule*, non *la loi :* car de la loi salique on discute encore. Le principe en était que les enfants mâles exerçassent un privilège successoral sur les immeubles, et spécialement sur les propres, au détriment des femelles. En 1316, à la mort de Louis X le Hutin, lorsqu'il s'agit de décider si Philippe, son frère, lui succéderait ou Jeanne, sa fille, les États généraux assimilèrent la succession du Royaume à celle d'une terre salique, déclarant que « le Royaume des lys ne devait pas tomber en quenouille », attendu que l'Écriture a dit : « Voyez les lys des champs comme ils croissent : ils ne travaillent, *ni ne filent*. Or, je vous dis que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. »

Janet pinx. MARIE STUART, REINE D'ÉCOSSE
Mère de Jacques Ier, roi d'Angleterre
(Collection de S. M. à Windsor)

Pour étrange que l'argument paraît, il n'en produisit pas moins des effets décisifs sur le système d'hérédité de la couronne et sur la formation territoriale du royaume, mais on peut penser qu'il fut inspiré d'abord par l'instinct des nécessités nationales, et le besoin de mettre un terme aux partages successoraux et aux transmissions hasardeuses où risquait de se perdre la nationalité qui voulait être. A prendre, en effet, le régime féodal dès l'an 1100, la fille succédait, même en France, au fief tenu par son père, non seulement à défaut de mâles, mais encore concurremment avec eux : témoin Éléonore d'Aquitaine portant à Henri Plantagenet les riches provinces dont elle avait hérité de son père, Mathilde, fille de Henri Ier, portant la Normandie à son mari Geoffroi, comte d'Anjou ; bien plus tard Marie de Bourgogne.

Pour la monarchie seule, le principe de l'hérédité des mâles prévalut en France d'une manière absolue, sans exception qu'on puisse citer ; les dynasties se succédèrent, s'enchaînèrent par les mâles ; mais d'États tels en Europe, très peu, seulement avec nous les Allemands. L'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre admettent les transmissions féminines et par là, au sens où nous l'entendons, le changement des maisons régnantes, alors même que la dynastie n'est pas éteinte dans les mâles.

C'est à un tel changement que nous fait assister l'avènement d'Édouard VII. La Maison de Hanovre ne s'est point éteinte en la personne de la reine Victoria, et pourtant c'est la Maison de Cobourg qui monte au trône. Elle-même, cette maison de Hanovre, ne devait la couronne qu'à une double transmission féminine ; mais alors cette transmission avait été un expédient révolutionnaire imaginé en vue d'enlever la couronne à des branches dont les représentants ne professaient point la religion devenue celle de l'oligarchie nationale. Ici au contraire, on assiste à une évolution, qui semble normale, de la loi de succession féminine, sans qu'aucune protestation s'élève, sans qu'aucun trouble se produise, sans même que la nation ou l'Europe semblent s'en apercevoir.

C'est pourquoi il n'est pas sans quelque intérêt, pour les gens curieux d'histoire, de préciser dans quelles conditions et par quels hasards les descendants des margraves d'Este se sont trouvés, durant deux siècles, de 1714 à 1901, les souverains seigneurs du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, dans quelles conditions et par quelles formules ils cèdent aujourd'hui la place aux descendants des marquis de Misnie.

* * *

Il faut remonter à Marie Stuart, reine d'Écosse, pour établir les liens de descendance de la Maison de Hanovre à la Maison des Tudors ; de Marie Stuart encore faudrait-il, en Écosse, par Robert Stuart, mort en 1390, remonter à Robert Bruce (1329), dont Robert Stuart était le neveu ; de Robert Bruce à Jean Baillol,

Janssen pinx. JACQUES Ier ROI D'ANGLETERRE
(Jacques VII d'Écosse)
(Collection du comte de Roseberry)

Frith pinx. *Communiqué par M. Augustin Rischgitz.*

LE MARIAGE DU PRINCE DE GALLES (ÉDOUARD VII) ET DE LA PRINCESSE ALEXANDRA

WINDSOR, 10 MARS 1863

dont il était le petit-neveu, et, toujours par femmes, de Jean Baillol à David Ier (1353). Mais il suffit de la fin du XVe siècle. Par sa grand'mère, Marguerite, — femme de Jacques IV d'Écosse, — fille de Henri Tudor ou Henri VII d'Angleterre, et sœur de Henri VIII, Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, duchesse douairière de Longueville, se trouve la plus proche du trône d'Angleterre, défaillant la postérité mâle ou femelle de Henri VIII. Cette postérité règne avec Édouard VI, avec Marie Ire, s'éteint avec Élisabeth le 3 avril 1603.

Marie Stuart est morte décapitée par sa cousine Élisabeth, le 18 février 1587, mais, de son deuxième mariage, avec son cousin Henri Stuart, lord Darnley, comte de Lennox, — comme elle, arrière-petit-fils, par sa mère, de Henri VII, — elle a laissé un fils qui règne en Ecosse sous le nom de Jacques VI et qui, appelé au trône d'Angleterre à la mort d'Élisabeth, y monte sous le nom de Jacques Ier. Jacques Ier, le premier roi de la *Grande-Bretagne* (1603-1625), épouse Anne de Danemark, dont il a, entre autres enfants, un fils, Charles, qui lui succède, et une fille, Élisabeth. Cette Élisabeth, née le 19 août 1596, épouse, le 14 février 1613, Frédéric Ve du nom, électeur palatin, duc de Bavière, élu roi de Bohême en 1619.

On sait la destinée de Charles Ier, décapité le 9 février 1649 ; de son mariage avec Henriette-Marie de France, il a eu huit enfants, un fils aîné qui règne sous le nom de Charles II, de 1661 à 1685 ; un second fils, Jacques II, qui règne de 1685 à 1689, et une fille, Marie, mariée en 1641 à Guillaume de Nassau, prince d'Orange, dont elle a eu un fils posthume, Guillaume-Henri.

Charles II n'a point eu d'enfants de Catherine de Portugal ; Jacques II en a quatorze de ses deux mariages, d'abord avec Anne Hyde, fille d'Édouard, comte de Clarendon, ensuite avec Marie-Louise-Béatrix d'Este, fille d'Alphonse IV, duc de Modène : une de ses filles, Marie, épouse en 1677 son cousin germain, Guillaume-Henri de Nassau ; une autre, Anne, épouse en 1683, Georges, prince de Danemark.

Jacques II a fait profession de la foi catholique ; c'est pour l'aristocratie anglaise le motif ou le prétexte de sa chute : appelés au trône en 1680, Guillaume-Henri de Nassau et Marie y appellent à leur tour leur belle-sœur Anne, mais avec celle-ci, morte le 12 août 1714, s'éteint la lignée protestante de Jacques II, durant que la lignée catholique, rejetée par l'Angleterre, se poursuit dans le chevalier de Saint-Georges et ses fils, le Prétendant et le cardinal d'York.

Honthorst pinx.

ÉLISABETH DE BAVIÈRE, REINE DE BOHÊME
Fille de Jacques Ier, — Sœur de Charles Ier
(Collection de S. M. à Windsor)

Dans cet embarras et pour pourvoir à l'hérédité du trône, il faut remonter aux descendants des enfants de Charles Ier, mais les premiers appelés seraient, par la Maison d'Orléans, des Maisons d'Espagne ou de Sardaigne, puisque Henriette-Anne d'Angleterre (Madame Henriette), fille de Charles Ier, ayant épousé, en 1661, Philippe de France, fils puîné de Louis XIII, en a eu, en 1662, Marie-Louise, mariée en 1679 à Charles II d'Espagne, et, en 1669, Anne-Marie, mariée à Victor-Amédée II, duc de Savoie, roi de Sardaigne en 1720, sous le nom de Victor-Amédée Ier. Si Marie-Louise d'Espagne est morte sans enfants en 1689, reste sa sœur qui a eu onze enfants. Trois subsistent ou leur postérité, mais ce sont le prince de Piémont, Louis XV, héritier de la duchesse de Bourgogne sa mère, et les princes de la maison de Bourbon-Espagne, héritiers de Marie-Louise-Gabrielle, épouse de Philippe V, leur mère. Or, sans parler de la politique, la religion qu'ils professent est un obstacle invincible. Pour trouver un héritier au trône d'Angleterre, on remonte donc à la postérité de Jacques Ier, issue de cette Élisabeth, mariée à l'Électeur Palatin, roi élu de Bohême. Ce prince a eu treize enfants, mais de ceux-ci ou de leurs descendants qui vivent en 1701, la plupart sont catholiques ; ainsi Élisabeth-Charlotte, qui vient en représentation de son père Charles-Louis Ier, est la seconde épouse de Philippe d'Orléans ; Anne, mariée au prince de Condé, Louise Hollandine, abbesse de Maubuisson, toutes deux filles d'Édouard, Prince Palatin, et d'Anne de Gonzague, sont également catholiques et de même les princesses de Salms, de Modène et d'Autriche, mais il est au moins une protestante : c'est le treizième enfant d'Élisabeth et de Frédéric V, Sophie de Bavière, née le 13 octobre 1630, qui, en 1658, a épousé Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Hanovre, évêque d'Osnabruck en 1662, duc de Hanovre en 1680, créé neuvième électeur de l'Empire par l'empereur Léopold, le 19 décembre 1692. C'est elle, — son mari était mort le 3 février 1698, — qui, dans la séance du Parlement du 23 mars 1701, est déclarée la première dans la succession à la couronne d'Angleterre, avec réversibilité à ses héritiers protes-

SOPHIE DE BAVIÈRE
Fille d'Élizabeth et épouse d'Ernest-Auguste de Brunswick-Hanovre
(Collection du duc de Buccleugh)

tants, — et ce à l'exclusion des branches aînées catholiques.

Comme elle est morte le 8 juin 1714, alors que sa cousine, la reine Anne, ne meurt que le 12 août, c'est son fils aîné, George-Louis, duc de Brunswick-Hanovre et électeur depuis 1698, qui se trouve appelé au trône.

Ainsi, selon les idées courantes en pays salique, ce serait là un changement complet de dynastie, alors que, selon les traditions des nations où le droit de succession féminine est admis, ne serait-ce qu'une évolution normale, si l'exclusion dynastique des branches catholiques n'en faisait un acte révolutionnaire.

De celles-ci, en représentation de la branche aînée, viendrait, à présent, l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche-Este-Modène, dernière descendante de la branche aînée de la maison de Savoie, par Béatrice, fille de Victor-Emmanuel Ier et épouse de François, archiduc d'Autriche-Este et duc de Modène. De la seconde branche, les représentants actuels seraient le duc d'Orléans et les princes de sa maison. Mais la recherche de telles curiosités généalogiques ne servirait de rien. Le fait est que, par la volonté du Parlement et l'assentiment du peuple, la dynastie de Brunswick-Hanovre s'est trouvée légitime, et elle a régné de 1714 à 1901, faisant à Napoléon comme usurpateur, de 1804 à 1815, la guerre que l'on sait.

GEORGE-LOUIS, ÉLECTEUR DE BRUNSWICK-HANOVRE
GEORGE Ier, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE (1714-1727)

* * *

Cette maison de Brunswick, une des plus anciennes d'Europe, a eu pour tige Azzo d'Este, marquis de Toscane, vivant au XIe siècle : cet Azzo suivit l'empereur Conrad II en Allemagne, où il épousa Cunégonde, sœur de Guelfe III, de la famille des anciens Guelfes dont on prétend qu'il fut le dernier. Ses descendants, qui se parent encore du nom des Guelfes, devinrent d'abord seigneurs, puis en 1225 ducs de Brunswick et, en 1569, ducs de Lunebourg; ils ramifièrent dans les branches de Lunebourg, Danneberg, Blankenberg, Beveren, Zell, et, dans le Nord, — Catherine II de Russie était Zell, — s'allièrent à ce qui était de plus grand en Allemagne, et étendirent leurs possessions à chaque génération.

George-Louis, proclamé roi de la Grande-Bretagne le 12 août 1714, couronné le 11 octobre de la même année, était séparé depuis 1694 de sa femme Sophie-Dorothée de Brunswick-Zell qu'il avait épousée en 1682, et dont il avait eu un fils, George-Auguste, et une fille, Sophie-Dorothée, mariée à Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, roi de Prusse. On sait à la suite de quel drame ce divorce avait été prononcé : la mort de Philippe de Kœnigsmark a fait l'objet, en Allemagne et en France, de quantité de récits, sans que peut-être la vérité ait été encore découverte sur ce sanglant épisode de l'histoire du Hanovre.

George Ier régna treize années, pendant lesquelles gouverna Sir Robert Walpole. Le roi et le premier ministre se convenaient fort bien, mais ne s'entendaient guère. L'un ne sachant ni l'allemand, ni même le français, l'autre ne parlant pas anglais, ils étaient réduits à converser en latin, où ils n'étaient guère plus forts et où souvent les mots leur manquaient. La machine n'en marchait que mieux, et, sans renouveler les guerres du règne précédent, l'Angleterre, par l'habileté d'une diplomatie bien entendue, sut conserver la suprématie qu'elle avait acquise à la fin de la guerre de la Succession d'Espagne.

George-Auguste qui, en 1727, succéda à son père, sous le nom de George II, avait alors quarante-quatre ans. Il avait épousé, en 1705, Wilhelmine-Dorothée-Caroline de Brandebourg-Anspach, dont il eut neuf enfants. Dès 1706, la reine Anne l'avait appelé en Angleterre, l'avait nommé chevalier de la Jarretière, puis pair d'Angleterre et duc de Cambridge. George Ier, à son avènement, lui avait conféré le titre de Prince de Galles, mais ces dignités n'avaient pu changer le cours de la race et des préoccupations ataviques. George II, comme avait fait son père, donna le premier rang dans ses préoccupations politiques à ses possessions territoriales d'Allemagne, qu'il s'efforça de conserver et même d'accroître, aux dépens même de

CAROLINE DE BRANDEBOURG-ANSPACH
Reine de la Grande-Bretagne (1727-1737)

GEORGE II
Roi de la Grande-Bretagne, Électeur de Hanovre (1727-1760)

AUGUSTA DE SAXE-GOTHA
Épouse de Frédéric, prince de Galles. — Mère de George III

FRÉDÉRIC-LOUIS, PRINCE DE GALLES
Fils de George II, mort en 1712

son nouveau royaume. Toutefois, grâce à l'autorité que prit sur lui l'intelligente, l'active, l'ambitieuse Caroline, Walpole fut maintenu au pouvoir, et, jusqu'à la mort de la reine, assura la paix à l'Angleterre en empêchant que les intérêts hanovriens prissent le pas sur les intérêts purement britanniques. Mais alors (1737), Walpole ne put empêcher le Roi de s'engager dans les complications de la politique de l'Empire, de soutenir la Pragmatique Sanction et de se rendre le champion de Marie-Thérèse. Le traité d'Aix-la-Chapelle, en terminant la guerre de la Succession d'Autriche (1746), ne fut qu'une trêve, et l'on eût pu

Zoffani pinx.

GEORGE III, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE (1760-1820)
Sa femme Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz et ses six premiers enfants : George, prince de Galles ; Frédéric, duc d'York ; Auguste, duc de Clarence ; Charlotte ; Édouard, duc de Kent ; Augusta

LE COURONNEMENT DE GEORGE IV (1820-1830)
Dans l'église de l'Abbaye royale de Westminster

croire que la guerre renouvelée sur le continent n'aurait point de meilleures conséquences pour l'Angleterre, même si celle-ci était victorieuse : mais George, en triomphant des insurrections jacobites, avait obtenu sur le Prétendant et ses partisans des succès après lesquels il n'avait plus à craindre de difficultés intérieures, et le Ministère anglais, prenant surtout une part de subsides à la guerre continentale, porta son principal effort sur l'empire colonial que la France avait reconstitué depuis le traité d'Utrecht. Pitt, qui dirigeait despotiquement le gouvernement, donna à son roi la satisfaction de croire qu'il jouait un rôle principal en Allemagne, alors que, par une juste entente des intérêts de son pays, il enlevait à la France le Sénégal, la Gorée et les Côtes d'Afrique, le Canada et les Indes. George n'eut pas le temps de voir le triomphe de cette politique; il mourut subitement le 25 octobre 1760, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Son fils Frédéric-Louis, prince de Galles, l'avait, depuis le 20 mars 1751, précédé dans la tombe. Il était d'ailleurs, depuis 1737, dans la disgrâce de son père. George l'avait empêché d'épouser une princesse de Prusse qu'il aimait et l'avait marié par contrainte à la princesse Augusta de Saxe-Gotha. Celle-ci, d'une beauté reconnue et d'une intelligence supérieure, n'avait pas mis longtemps à conquérir son mari, qui se fût peut-être alors réconcilié avec son père, mais les partis politiques envenimèrent la querelle et rendirent la rupture définitive. Le Prince de Galles, exilé du palais de Saint-James, mena, jusqu'à sa mort, une vie complètement retirée qu'il consacra à sa femme et à ses neuf enfants. Après sa mort, sa veuve, quoique mal avec le roi, sut conserver l'éducation et la garde de l'héritier de la couronne, et lui inspirer, avec de hautes vertus privées, le sentiment de sa dignité royale et de ses droits souverains.

Ce fils, George III, avait vingt-deux ans lorsque, en 1760, il fut appelé au trône par la mort de son grand-père. Il régna jusqu'au 29 janvier 1820. Durant ces soixante années, que d'événements ! Le traité de Paris (1763) qui assure à l'Angleterre la meilleure part des colonies de la France, la guerre

Sir Th. Lawrence pinx.

LA PRINCESSE CHARLOTTE
Fille de George IV. — Morte en 1817
(Collection de S. M. à Windsor)

Laurenz Tuxen pinx.

By permission of Mr. I. P. Mendoza, Limited Publisher of the large plate.

LE MARIAGE DU DUC D'YORK (AUJOURD'HUI PRINCE DE GALLES) ET DE LA PRINCESSE MAY

6 JUILLET 1893

de l'Indépendance américaine, terminée par le traité de Versailles (1782), qui permettra le libre développement de la race anglo-saxonne dans les nouveaux États-Unis et, en enlevant à l'Angleterre des sujets d'un loyalisme médiocre, lui fournira, pour l'avenir, ses émules nécessaires et vraisemblablement ses plus puissants alliés ; enfin, la grande guerre de la Révolution, non pas guerre de principes et qu'il faille envisager à part, mais épisode suprême de la lutte engagée entre l'Angleterre et la France depuis qu'elles sont nations, lutte où l'enjeu a été l'empire du Monde. La fortune réservait à George III l'apparence du triomphateur ; mais, déjà plusieurs fois atteint d'une maladie qui ne lui permettait pas de s'occuper des affaires, il avait subi, en 1810, une rechute qui ne laissait plus d'espoir de guérison ; ce fut donc sous l'autorité nominale du Prince régent, son fils aîné, en réalité par l'énergique obstination de l'oligarchie britannique, que les événements s'accomplirent. C'est cette sorte de vacance du trône qui imprime son définitif caractère à l'écrasement de la démocratie en la personne de Napoléon.

De Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, qu'il avait épousée le 8 septembre 1761, et qui mourut le 17 novembre 1818, George III avait eu quinze enfants : George, prince de Galles, en 1762 ; Frédéric, duc d'York, en 1763 ; Guillaume, duc de Clarence, en 1765 ; Charlotte, plus tard reine de Wurtemberg, en 1766 ; Édouard, duc de Kent, en 1767 ; la princesse Augusta, en 1768 ; la princesse Élisabeth, épouse de Frédéric VI de Hesse-Hombourg, en 1770 ; Ernest-Auguste, duc de Cumberland, en 1771 ; Auguste-Frédéric, duc de Sussex, en 1773 ; Adolphe, duc de Cambridge, en 1774 ; la princesse Marie, qui épousa le duc de Glocester, en 1776 ; la princesse Sophie, en 1777 ; le prince Octave, en 1779 ; le prince Alfred, en 1780 ; la princesse Amélie, en 1783.

De ces quinze enfants, douze vivaient à sa mort : son successeur désigné était le Prince régent, qui monta, en effet, sur le trône sous le nom de George IV (1820-1830) ; mais, après une jeunesse des plus orageuses, ce prince n'avait eu, d'une union mal assortie avec Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, qu'une fille : Charlotte, née le 7 janvier 1796 ; elle avait épousé, le 2 mai 1816, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha (depuis roi des Belges), et elle était morte le 6 novembre 1817 ; à défaut d'elle, la couronne devait, à la mort de George IV, passer à Frédéric, duc d'York, lequel n'avait point d'enfants de Frédérique de Prusse, mais il mourut avant son frère, en 1827 ; le trône se trouva donc dévolu, le 26 juin 1830, au duc de Clarence, qui y monta sous le nom de Guillaume IV ; or, Guillaume IV n'avait pas d'enfants vivants d'Adélaïde de Saxe-Meiningen, morte en 1818 ; et le duc de Kent, qui le suivait dans l'ordre de succession, n'avait eu qu'une fille, de Victoria de Saxe-Saalfeld, veuve en premières noces d'Emichs, prince de Leiningen. Ce fut cette enfant, née le 24 mai 1819, qui, après la mort de la princesse Charlotte et la mort de son père, le duc de Kent (23 janvier 1820), fut appelée par George IV à l'hérédité du trône, bien que la couronne ne manquât point d'héritiers mâles : le duc de Cumberland et le duc de Cambridge, si même le duc de Sussex se trouvait écarté par le fait d'un mariage morganatique.

Sir Th. Lawrence pinx.

GUILLAUME IV (1830-1837)
Quatrième fils de George III, représenté comme duc de Clarence

La princesse Victoria, héritière de la Grande-Bretagne, ne pouvait hériter de l'Électorat de Hanovre, promu, par le congrès de Vienne, à la dignité de royaume, mais toujours régi par la loi salique ; lors donc que Guillaume IV mourut, le 20 juin 1837, son frère cadet, le duc de Cumberland, devint roi de Hanovre sous le nom d'Ernest-Auguste Ier et accomplit la séparation, depuis si longtemps nécessaire, des possessions continentales de la dynastie. Ernest-Auguste Ier n'eut, de la princesse Frédérique de Mecklembourg-Strelitz, qu'un fils aveugle-né, George V, lequel fut dépouillé de ses États par la Prusse en 1866, et est mort en exil à Paris, en 1878 ; mais George V a lui-même laissé un fils, Ernest-Auguste, qui releva, en 1878, le titre de duc de Cumberland et qui, en 1884, lors de la mort du duc Guillaume de Brunswick-Lunebourg, notifia aux Cours européennes son avènement au trône ducal de Brunswick, en vertu de la loi fondamentale de sa maison et de la constitution du duché. Seulement, la Prusse fit occuper militairement le duché et déclara au Conseil fédéral, le 18 mai 1885, « que le règne du duc de Cumberland en Brunswick était incompatible avec la paix intérieure et la sécurité de l'Empire d'Allemagne ». Le duc Ernest-Auguste de Cumberland, prince royal de la Grande-Bretagne et d'Irlande, membre de la Chambre des pairs d'Angleterre, représentant la lignée masculine de la Maison de Brunswick-Hanovre, mais exilé aussi bien du Brunswick que du Hanovre, a eu six enfants, dont deux fils, de la princesse Thyra, fille du roi de Danemark et sœur de la reine actuelle d'Angleterre, du roi des Hellènes et de l'impératrice mère de Russie. Quant au duc de Cambridge, dernier fils de George III, il mourut en 1850, laissant, d'Augusta de Hesse-Cassel zu Ruppenheim, un fils, longtemps commandant en chef de l'armée anglaise, dont les enfants, issus d'un mariage morganatique, portent le nom de Fitz-George, et deux filles, l'une actuellement duchesse de Mecklembourg-Strelitz, l'autre mariée au prince de Teck. La ligne masculine de Cambridge s'éteindra en la personne du duc actuel, qui est né en 1819.

Revenons à la reine Victoria, pour résumer par quelques dates le familial de cette longue vie, qu'elle prit soin elle-même de raconter, il y a quelques années, dans le beau livre que signa son bibliothécaire, M. R. R. Holmes. Montée sur le trône le 20 juin 1837, elle épousa, le 12 février 1840, au palais de Saint-James, Albert, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, duc de Saxe, de quelques mois plus jeune qu'elle et qui mourut le 14 décembre 1861. Elle eut de lui huit enfants, dont cinq seulement lui survivent : la princesse Victoria, née le 21 novembre 1840, mariée, le 25 janvier 1858, à Frédéric-Guillaume, prince de Prusse, plus tard empereur d'Allemagne, roi de Prusse, sous le nom de Frédéric III, est morte le 5 août 1901 ; la princesse Alice, née le 25 avril 1843, mariée, le 1er juillet 1862, à Louis IV, grand-duc de Hesse et du Rhin, est morte le 14 décembre 1878 ; Alfred, duc d'Édimbourg, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 6 août 1844, est mort le 30 juillet 1900, ne laissant que des filles (la princesse de Roumanie, la grande-duchesse de Hesse et la princesse héréditaire de Hohenlohe-Langenbourg), de Marie,

grande-duchesse de Russie, fille de l'empereur Alexandre II, qu'il avait épousée le 23 janvier 1874; Léopold, duc d'Albany, né le 7 octobre 1853, est mort le 28 mars 1884, laissant d'Hélène, princesse de Waldeck et Pyrmont, un fils, Charles-Édouard, qui a succédé à son oncle Alfred dans le duché de Saxe-Cobourg.

Les enfants vivants de la reine Victoria sont : d'abord le roi Édouard VII, qui lui a succédé le 22 janvier 1901 ; puis la princesse Hélène, née le 25 mai 1846, mariée, le 5 juillet 1866, à Christian, prince de Sleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg, dont elle eut deux filles et un fils, capitaine prussien, commandant l'escadron du corps du régiment des hussards de la garde du Corps ; la princesse Louise, née le 18 mars 1848, mariée, le 21 mars 1871, à John Campbell, marquis de Lorne, actuellement duc d'Argyll ; le prince Arthur, duc de Connaught, né le 1er mai 1850, marié, le 13 mars 1879, à Louise-Marguerite, princesse de Prusse, dont il a trois enfants, et, enfin, la princesse Béatrice, née le 14 avril 1857 et veuve, depuis le 20 janvier 1896, de Henri, prince de Battenberg.

Sir Th. Beechey pinx.

LA DUCHESSE DE KENT, NÉE PRINCESSE DE SAXE-SAALFELD
Veuve du cinquième fils de George III
ET LA PRINCESSE VICTORIA, SA FILLE, AGÉE DE DEUX ANS

Le roi Édouard VII a, comme on sait, épousé, le 10 mars 1863, la princesse Alexandra de Danemark, qui est née le 1er décembre 1844.

Il en a eu cinq enfants, dont quatre sont actuellement vivants : l'aîné, George, qui portait hier encore le titre de duc d'York et maintenant celui de Prince de Galles, est né le 3 juin 1865, et a épousé, le 6 juillet 1893, Victoria-Mary, princesse de Teck, d'une branche morganatique, non royale, de la Maison de Wurtemberg, mais qu'allia à la Maison royale d'Angleterre le mariage de Marie-Adélaïde, troisième enfant du duc de Cambridge, avec François, premier prince-duc de Teck, fils d'Alexandre, duc de Wurtemberg, et de Claudine, comtesse de Rhedey, créée comtesse de Hohenstein. De ce mariage, le prince George de Galles a trois fils et une fille.

Les trois autres enfants du roi Édouard VII sont des filles : la princesse Louise, née le 20 février 1867, mariée, le 27 juillet 1889, à Alexander Duff, premier duc de Fife ; la princesse Victoria, née le 6 juillet 1866, non mariée, et la princesse Maud, née le 26 novembre 1868, mariée, le 22 juillet 1896, à Charles, prince de Danemark, deuxième fils du prince héritier.

Sir Edw. Landseer pinx.

VICTORIA, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE
1837-1901
AVEC LA PRINCESSE ROYALE (plus tard Impératrice d'Allemagne) ET LE PRINCE DE GALLES

De fait, comme on vient de le voir, c'est la maison de Saxe-Cobourg qui est montée sur le trône en la personne d'Édouard VII. La dynastie de Hanovre, quoique subsistant encore dans les mâles, par la branche du duc de Cumberland et en la personne du duc de Cambridge, s'est abolie et confondue en la personne de la reine Victoria, dans la Maison de Saxe-Cobourg. La Reine avait par sa mère moitié de sang saxon : ses enfants ont plus de trois quarts de sang saxon; l'autre quart hanovrien, mecklembourgeois, saxon, encore. Il conviendrait donc d'exposer les gloires de cette maison de Saxe en remontant à Dietrich, *vir egregiæ libertatis,* qui vivait en 982, ou tout au moins à Conrad, dit le Grand, comte de Wettin, qui, en 1127, fut investi, par l'empereur Lothaire II, du marquisat de Misnie, dont sa postérité prit le nom jusqu'au moment où elle parvint, au xve siècle, à l'Électorat de Saxe. Il faudrait démêler la branche Ernestine, d'où vinrent les branches de Weimar, Gotha, Meiningen, Hildburghausen et Saalfeld, de la branche Albertine, qui usurpa l'Électorat par Charles-Quint et obtint la royauté par Napoléon ; il faudrait montrer les princes de Cobourg et Gotha-Saalfeld, assis sur les trônes d'Angleterre, de Portugal, de Belgique et de Bulgarie, et regarder dans ce château de Cobourg comme les ambitions se sont éveillées et comme on y sut seconder la fortune. En vérité, nulle histoire ne serait plus curieuse que celle de ces princes, n'ayant que la cape et l'épée, devenus, en un siècle, si prodigieusement puissants qu'ils enserrent le monde dans leurs alliances familiales et lui imposent leur loi. Pour un tel résultat, ils n'ont eu à leurs ordres ni soldats, ni canons, seulement une énergie invincible, une ambition toujours éveillée, une bonne grâce modeste qui les faisait bien venir, — et la chance. Une telle histoire serait celle de l'Europe depuis un siècle, l'histoire de toutes nos révolutions et surtout l'histoire de toute l'action diplomatique européenne. A coup sûr, près de ses cousins Léopold de Belgique, Ferdinand de Portugal et Ferdinand de Bulgarie, le prince Albert y tiendrait un beau rôle. Encore n'y faudrait-il pas oublier la femme d'autant plus soumise et obéissante que l'époux ne se présente point à elle comme un maître, mais comme un amant, un mystérieux conseiller qui n'est inspiré que par l'amour et dont il convient d'adoucir les ennuis par des grâces spontanées, mais qui durent. Certes c'est à ce pays de Cobourg qu'il faut à présent appliquer l'ancienne devise de la maison de Habsbourg :

Bella gerant alii, Tu felix Austria nube.

FRÉDÉRIC MASSON.

John Philip pinx.

LA REINE VICTORIA ET SA FAMILLE

Groupe tiré d'un tableau représentant le mariage de la Princesse Royale

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.

LA PREMIÈRE FONCTION PUBLIQUE DU ROI ÉDOUARD VII
Ouverture du « Coal Exchange », 30 octobre 1849

LE ROI ÉDOUARD VII

Le 9 novembre 1841, le canon tonnait dans le parc de Saint-James, et les habitants de Londres comptaient anxieusement le nombre des coups. Un peu moins d'un an auparavant, le 21 novembre 1840, la naissance d'une princesse (la princesse royale, plus tard l'Impératrice Frédéric) avait un peu désappointé les Anglais, qui espéraient un héritier du trône. On raconte même que le prince Albert, à la naissance de la petite princesse, exprima la crainte que le peuple ne fût mécontent, et que la Reine le rassura en lui disant : « Cela ne fait rien, la prochaine fois ce sera un garçon. »

Et, en effet, c'était bien un garçon, cette fois, un garçon que la nourrice montra avec fierté au duc de Wellington, lequel s'écria : « Dieu soit loué, c'est un garçon ! — Non, Mylord duc, dit la bonne femme, choquée, c'est un prince. »

De grandes réjouissances signalèrent la naissance de l'héritier du trône et, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, ce fut une explosion de joie. Un mois plus tard, le petit prince fut créé prince de Galles, car le fils aîné des souverains anglais n'est pas prince de Galles de naissance, et, le 25 janvier 1842, il fut baptisé dans la chapelle Saint-George, au château de Windsor. L'enfant royal reçut les noms de Albert-Édouard et eut pour parrains le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, et le duc de Cambridge; pour marraines la duchesse de Saxe-Cobourg (représentée par la duchesse de Kent) et la princesse Sophie de Hanovre (représentée par la princesse Augusta de Cambridge). La cérémonie du baptême et les fêtes qui suivirent coûtèrent, nous apprennent les chroniqueurs, deux cent mille livres sterling !

Le petit prince de Galles se portait le mieux du monde, et le bonheur des Anglais, en voyant la succession du trône assurée, était complet.

Communiqué par M Augustin Rischgitz.

LE ROI, LA REINE ET LE PRINCE ALBERT-VICTOR — 1864

On a vu que le prince de Galles avait une sœur aînée ; deux ans après sa naissance il eut une autre sœur, la princesse Alice (dont l'Impératrice de Russie est la fille) ; celle-ci fut suivie, à un an de distance, par le prince Alfred, mort duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha en 1900; puis, successivement, naquirent la princesse Helena, aujourd'hui princesse Christian de Schleswig-Holstein (1846); la princesse Louise, aujourd'hui duchesse d'Argyll (1848) ; le prince Arthur, duc de Connaught (1850), le prince Léopold, duc d'Albany (1854-1884), et la princesse Béatrice, princesse Henry de Battenberg (1857).

L'éducation du prince, qui est aujourd'hui Édouard VII, fut celle d'un gentleman anglais de grande naissance, modifiée par la nécessité de le préparer à sa haute destinée. La reine Victoria s'en remit à son mari du soin d'élever le futur roi d'Angleterre, et, comme le prince Albert consultait et écoutait volontiers le baron Stockmar, l'enfance d'Édouard VII se ressentit un peu de ces deux influences allemandes. Il fut soumis à un régime sévère, rigide, à une discipline prussienne, en

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.
LE ROI A L'AGE DE CINQ MOIS, LA PRINCESSE ROYALE A L'AGE DE SEIZE MOIS
Miniature de Ross. — *Collection de Sa Majeste*

fréquentation de jeunes Anglais de son âge, eurent bientôt raison de cette première éducation et corrigèrent ce qu'elle avait de trop germanique. Cependant il en est resté quelques traces dans certaines particularités du caractère d'Édouard VII :

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.
LE ROI A L'AGE DE ONZE ANS (1852)
Tableau de Winterhalter

ou une médaille qui n'est pas à sa place. Mais tout cela est tempéré par une exquise bonhomie, un tact sans pareil et surtout une très grande bonté.

Édouard VII est un linguiste de premier ordre ; il parle l'anglais, l'allemand et le français avec une égale pureté, et il s'exprime facilement en italien. Il ne paraît pas qu'il ait eu beaucoup de goût pour ce que les prospectus de pensionnat appellent les arts d'agrément, et s'il adore la musique, s'il manque rarement une belle représentation à l'Opéra pendant la saison, il ne joue d'aucun instrument, au contraire de son frère, le feu duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qui était un violoniste distingué, tout à fait capable de faire sa partie dans n'importe quel orchestre. Il est un art, toutefois, qu'Édouard VII possède au plus haut degré : c'est celui de la parole. Il a une éloquence naturelle très remarquable, une voix bien timbrée, qui porte loin, de l'à-propos et du trait. Les discours des princes sont toujours, ou presque toujours préparés; mais on ne peut tout prévoir dans les cérémonies officielles, et il est quelquefois nécessaire de modifier une harangue ou même d'en improviser une. Jamais le roi Édouard n'a été pris quelque sorte, qui assombrit un peu ses premières années, mais sans cependant triompher de sa nature généreuse, laquelle reprit vite le dessus. Son passage à l'école d'Eton, puis aux universités d'Edimbourg, d'Oxford et de Cambridge, la

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.
LE ROI A L'AGE DE TROIS ANS (1844)
Tableau de W. Hensel. *Appartenant à S. M. l'Empereur allemand*

son habitude de se lever de bonne heure, son exactitude toute militaire, l'importance parfois excessive qu'il attache à des questions de détail, son goût pour l'apparat, le coup d'œil infaillible qui lui permet de remarquer la moindre incorrection dans un uniforme, une aiguillette mal assujettie ou une décoration

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.
LE ROI EN COSTUME ACADÉMIQUE (1859)
Tableau de Sir J. W. Gordon. — *Bodleian Library, Oxford*

au dépourvu, et les parties non préparées de ses discours sont aussi parfaites que celles qui ont été étudiées d'avance : la pensée en est aussi nette, l'expression aussi claire et aussi élégante.

L'éducation d'Édouard VII fut complétée par quel-

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.
LE ROI A L'AGE DE SEPT ANS (1848)
Tableau de Winterhalter. — *Collection de Sa Majesté*

ques voyages à l'étranger et dans les colonies anglaises. Tout jeune encore, à quatorze ans, il accompagna à Paris la reine Victoria et le prince Albert dans la visite que ceux-ci firent à Napoléon III, et il est à remarquer que le premier pays étranger

Communiqué par M. Augustin Rischgitz.
LE ROI A L'AGE DE QUATORZE ANS (1855)
Tableau de R. J. Lane. — *Windsor Castle*

sident Buchanan et par toutes les autorités municipales et autres en prince royal d'Angleterre.

Quelques mois après son retour, il éprouva une grande douleur; son père, le prince Albert, mourut au château de Windsor le 14 décembre 1861, au bout de quelques jours de maladie. On sait ce que fut pour la reine Victoria la perte de son mari ; pendant quarante ans elle porta le deuil et, à partir de ce moment, sans négliger un seul instant ses devoirs de souveraine, qu'elle accomplissait avec l'exactitude la plus rigoureuse et le plus infatigable dévouement, elle se montra peu en public. Elle ne venait à Londres que lorsqu'il le fallait absolument, et elle passait son temps dans ses résidences de Windsor, de Balmoral ou d'Osborne, qu'elle ne quittait, tous les ans au printemps, que pour faire un voyage de quelques semaines en Allemagne, en Italie et, dans les dernières années de sa vie, presque toujours en France.

Mais on sait moins ce que la disparition du prince Albert fut pour Édouard VII. A peine âgé de vingt ans, sentant l'immensité de la perte qu'il venait de faire, car il adorait et vénérait son père et comprenait toute la valeur des

Clichés W. & D. Downey, 57 & 61, Ebury Street, London.

S. A. R. LA PRINCESSE DE GALLES
Née princesse de Teck

S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

conseils et de l'expérience de cet homme supérieur qu'était le prince Albert, le jeune prince se trouva tout à coup, sans guide, investi d'une lourde et effrayante responsabilité. Il avait à consoler sa mère, dont la douleur poignante était pénible à voir; il avait à se préparer au grand rôle qui lui était destiné et à montrer au peuple sur lequel il était appelé à régner un jour dans quelles mains tomberait le sceptre si la reine Victoria venait à mourir.

Pendant quelque temps le chagrin du prince fut si vif, que l'on résolut de hâter la réalisation d'un projet formé par son père, celui d'un voyage en Terre Sainte et en Égypte.

Ce fut au retour de ce voyage qu'eurent lieu les fiançailles du prince de Galles et de la princesse Alexandra de Danemark, qui ne furent annoncées cependant que plus tard. Il circule une foule de légendes sur la façon dont cette union fut amenée. Selon les uns, c'est à Spire que le prince aurait vu la jeune fille du prince danois, car à cette époque, Christian IX n'était pas encore roi; selon les autres, c'est dans la cathédrale de Worms, qu'ils visitaient en touristes, que les deux jeunes gens se seraient rencontrés et que le prince de Galles aurait reçu le coup de foudre et juré qu'il n'épouserait jamais d'autre femme que la charmante fille du prince Christian. Cela est fort poétique. Est-ce vrai? Il est permis d'en douter. Il est plus probable que dans ce mariage et dans les circonstances qui l'ont amené, il faut voir la main, le jugement si sûr et la prévoyance incomparable du roi Léopold. On sait, en effet, que le prince de Galles et la princesse Alexandra se rencontrèrent à Laeken et c'est très probablement le « Nestor des souverains » qui fit ce mariage, car c'est à Laeken aussi que la reine Victoria vit pour la première fois celle qui devait être sa bru.

Le 7 mars 1863, la princesse Alexandra débarquait à Gravesend où l'attendait son fiancé; puis, à ses côtés, elle traversait Londres au milieu d'un enthousiasme indescriptible et, le 10 mars, au château de Windsor, avait lieu son mariage avec le prince de Galles.

Dès son arrivée en Angleterre, la reine Alexandra conquit les cœurs des Anglais qui, depuis ce moment, éprouvent pour elle une respectueuse affection dont il est difficile de donner une idée, tant ce sentiment est profond. Ils ont pour elle une vénération dont rien n'approche et qui est, on peut le dire sans exagération, presque de l'adoration. La jeune princesse avait d'ailleurs tout pour plaire : jeunesse, beauté, charme, grâce et douceur : toutes les qualités, tous les dons que peut avoir une femme, elle les possédait à un suprême degré. Telle elle apparut alors aux Anglais, telle elle est encore aujourd'hui, près de quarante ans après le moment où elle mit le pied sur le sol britannique.

Bien que les alliances de famille n'aient plus de nos jours la même importance que jadis, l'union du roi Édouard et de la reine Alexandra fut, au point de vue politique, une très heureuse chose pour l'Angleterre, car, par les mariages des membres de la famille du roi Édouard et ceux des parents de la reine Alexandra, la famille royale anglaise est apparentée à toutes les grandes familles souveraines de l'Europe.

Des sœurs du Roi, l'aînée devint, on l'a déjà vu, l'impératrice Frédéric et la mère de Guillaume II ; une autre, la

Photo F. Ralph. — The London Stereoscopic Co.

S. A. R. LE PRINCE ÉDOUARD DE GALLES

princesse Alice, mariée au grand-duc de Hesse, était la mère de l'Impératrice de Russie actuelle, de la grande-duchesse Serge et de la princesse Henry de Prusse. Des frères du Roi, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha (duc d'Édimbourg) était le mari de la grande-duchesse Marie de Russie, sœur d'Alexandre III, et une de ses filles est princesse royale de Roumanie ; enfin le duc de Con-

Cliché W. & D. Downey 57 & 61, Ebury Street (London).

LL. AA. RR. LE PRINCE ÉDOUARD, LA PRINCESSE VICTORIA, LE PRINCE ALBERT ET LE PRINCE HENRY DE GALLES

LA POSTÉRITÉ D'ÉDOUARD VII. — LES ENFANTS DE S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

naught a épousé la fille du prince Frédéric-Charles de Prusse.

La sœur cadette de la reine d'Angleterre est la veuve d'Alexandre III, la plus jeune est duchesse de Cumberland; son second frère est roi des Hellènes.

Une des choses qui ont rendu très populaire en Angleterre le mariage du roi Édouard et de la reine Alexandra, c'est que cette princesse n'était pas Allemande. Le peuple anglais était las des princes et des princesses d'origine germanique qui, pour la plupart pauvres, s'abattaient sur son pays depuis si longtemps; et ce sentiment n'était pas seulement celui du peuple, c'était

aussi celui de l'aristocratie, car lady Palmerston écrivait à un ami, au moment des fiançailles du roi Édouard : « Le mariage du prince de Galles paraît en bonne voie, et tout le monde dit qu'elle est charmante. L'idée d'une alliance danoise me sourit; nous avons eu trop de l'Allemagne, et de Berlin, et des Cobourg; nous revenons à nos anciens amis..... »

Lady Palmerston devait refléter les sentiments de son mari. Ne peut-on voir, dans cette opinion de la femme d'un des plus illustres ministres anglais, quelque crainte de la puissance allemande dont la croissance, dès cette époque, n'échappait pas à la perspicacité de Palmerston ?

En tout cas, la nation anglaise tout entière, depuis l'aristocratie jusqu'aux classes populaires, acclama le mariage du roi Édouard et de la reine Alexandra et son instinct ne l'avait pas trompée : jamais princesse, jamais reine ne fut plus digne de l'affection et du respect d'un peuple.

La reine Alexandra a donné au roi Édouard six enfants. Le premier, le prince Albert, duc de Clarence, né en 1864, mourut à la fleur de l'âge en janvier 1892, dans les tristes circonstances que tout le monde se rappelle. Le second, le prince George, aujourd'hui prince de Galles, né en 1865, est marié à la princesse Victoria Mary de Teck, sa petite-cousine, qui devait épouser son frère aîné. Après ces deux garçons vinrent trois filles, la princesse Louise (1867), mariée au duc de Fife, la princesse Victoria (1868), qui n'est pas mariée, et la princesse Maud (1869), mariée au prince Charles de Danemark, son cousin. Le sixième enfant, un garçon né en 1871, ne vécut que quelques heures.

Cliché Gregory & Co. Lmtd. (Londres). LE ROI ÉDOUARD VII
En uniforme de colonel du 10e Hussards

Pendant les premières années de son mariage, le roi Édouard s'abandonna aux joies domestiques et s'attacha à soulager sa mère, la reine Victoria, du fardeau des cérémonies officielles, qui jouent un si grand rôle dans la vie d'un souverain anglais. Tout le côté « représentation » de la royauté lui était échu en partage. Tout le monde sait avec quelle bonne grâce, quel tact, quelle énergie il remplit cette délicate et fatigante mission.

Sauf l'inconsolable douleur de son veuvage, la reine Victoria avait le plus grand bonheur qu'une reine et une femme puissent désirer ; elle jouissait, comme souveraine, du plaisir d'être vénérée par son peuple et de le voir prospérer ; comme femme, elle avait la joie de voir autour d'elle ses enfants heureux et ses petits-enfants grandir sous ses yeux.

C'est à ce moment, où tout semblait sourire à l'Angleterre, que la famille royale et le peuple traversèrent une cruelle épreuve.

La guerre de 1870-71 venait de finir lorsque le bruit se répandit à Londres que le prince de Galles était tombé malade à Sandringham; au bout de quelques jours on apprenait que le Prince était dans un état critique, qu'il avait la fièvre typhoïde et que la Reine était partie pour Sandringham pour veiller au chevet de son fils. C'était le 29 novembre. L'émotion était à son comble dans toute l'Angleterre ; le peuple entier était en proie à la plus vive anxiété, qu'augmenta encore, le 8 décembre, la nouvelle d'une rechute. Enfin, le 14 décembre, il y eut une amélioration dans l'état de l'auguste malade et, le jour de Noël, l'Angleterre apprenait avec joie que son futur roi était sauvé. Le 27 février suivant, on célébra, à Saint-Paul, un service d'actions de grâces auquel assistèrent la Reine, son fils, la princesse de Galles et tous les membres de la famille royale et, sauf au moment du jubilé de 1897, jamais le peuple de Londres ne manifesta une joie aussi délirante, un enthousiasme aussi frénétique.

A partir de ce moment, la reine Victoria se sentant de moins en moins disposée à se montrer en public et à prendre part aux cérémonies officielles, la situation du prince et de la princesse de Galles prit une plus grande importance; aux fêtes de la Cour, la princesse de Galles prenait la place de la Reine qui disparaissait au bout d'une heure ou qui, le plus souvent, n'y venait pas. Quant au prince, il jouait, au point de vue cérémonial, le rôle d'un véritable roi, mais avec l'incomparable avantage d'être beaucoup plus libre (puisque, d'après la Constitution, il n'exerçait et ne pouvait exercer aucun pouvoir ni aucune influence politique), de pouvoir voir et recevoir qui bon lui semblait sans s'inquiéter des questions de parti, de voyager à sa guise et de n'avoir à redouter de froisser aucune susceptibilité.

Le voyage qu'il fit aux Indes en 1875 compléta au point de vue impérial son éducation princière et établit un nouveau lien entre la couronne et l'Empire indien.

Le roi Édouard, dont l'esprit est très ouvert, très pratique et très fin, et que la politique intéresse beaucoup, surtout la politique internationale, sut profiter de sa situation unique pour se préparer à l'exercice de la souveraineté. Pendant trente ans, il a suivi toutes les phases de la politique internationale avec une attention éclairée dont peu de gens se doutent. Voyageant beaucoup, il s'est trouvé en relations personnelles avec tous les hommes d'État, tous les hommes politiques, tous les chefs de parti même, de l'Europe, que sa situation tout à fait neutre lui permettait de voir et qu'il recherchait. Il a pu ainsi se mettre au courant du mouvement des idées dans tous les pays, en suivre les développements et en connaître tous les ressorts. Il n'est pas de parti dont les chefs ne lui soient personnellement connus et de la bouche desquels il n'ait recueilli de précieuses indications. Il sait, mieux que personne, les dessous de la politique européenne, car il n'a acquis son savoir ni dans les livres, ni dans les traités politiques, mais au contact direct de ceux qui « font l'histoire, » comme on dit.

Il n'y a pas actuellement en Europe un homme d'État ni un diplomate qui ait une expérience aussi variée, aussi grande que le roi Édouard : il a vu tout le monde et il sait tout. Doué d'une excellente mémoire et, j'y insiste, d'un esprit très pratique, très méthodique, il a beaucoup retenu. Aucun souverain, sans même en excepter l'Empereur d'Autriche qui, monté fort jeune sur le trône, n'a pas eu les mêmes occasions de s'instruire, n'a une connaissance aussi approfondie de la politique générale.

Édouard VII, quand il a succédé à la vénérée reine Victoria, en janvier 1901, était donc admirablement préparé pour le rôle qu'il avait à jouer ; son éducation politique était complète et fort étendue, et il était en situation de donner à ses ministres, le cas échéant, des indications et des renseignements précieux sur les tendances véritables de la politique des autres États et sur les forces

qui dans chaque pays sont en jeu et concourent au mouvement politique national. Ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'entrer dant des considérations sur l'heureux rétablissement de la paix en Afrique; mais il est permis de dire que, dans les limites de la Constitution, le roi Édouard a plus contribué que qui que ce soit au résultat qui a réjoui le monde entier, et qui devait donner un double éclat aux fêtes du couronnement.

Ces fêtes devaient être, en même temps qu'un sacre, un

Photo by The Art Reproduction Co Ltd. [London].

LA PREMIÈRE VISITE DU ROI ÉDOUARD VII A LA CITÉ DE LONDRES
La réception par le Lord-Maire

triomphe qui aurait éclipsé tout ce que la Rome antique avait vu. Le cortège projeté pour le 27 juin, dans l'esprit du gouvernement et du peuple anglais, était destiné à célébrer tout spécialement la victoire des armes anglaises sur les Boers et la suppression des deux républiques sud-africaines...

Il ne devait pas en être ainsi, cependant; le roi Édouard, souffrant depuis le milieu de juin, revint de Windsor à Londres le 23 juin, très malade, et, le mardi 24, dans la matinée, l'Angle-

terre tout entière était consternée d'apprendre que le couronnement était ajourné et que, le jour même, le Roi allait subir une opération qui fut pratiquée par Sir Frederick Treves, un des plus éminents chirurgiens de notre époque. Appendicite, périty phlite? Il a, jusqu'à présent, plané un certain doute sur la nature exacte du mal, les médecins ayant fait preuve d'une discrétion dont on ne saurait les blâmer, dont, au contraire, il faut les louer.

Pendant un mois, le peuple anglais suivit avec une anxieuse émotion les progrès de rétablissement d'Édouard VII, qui furent merveilleux, et, comme en 1871, la maladie du Roi le rendit plus cher encore à son peuple et sembla établir entre lui et la nation des sentiments d'affection plus étroits.

Vers la fin de juillet, on annonça officiellement que le couronnement aurait lieu le 9 août, mais que la cérémonie serait considérablement abrégée, afin de ne pas fatiguer l'illustre convalescent; en outre, il ne devait pas y avoir de missions étrangères spéciales ni de défilé solennel le lendemain du couronnement. Revenu le 6 août de Cowes, où il avait passé une quinzaine de jours à bord de son yacht, Édouard VII a été couronné le 9 août, à l'abbaye de Westminster, par l'archevêque de Canterbury, avec le cérémonial d'usage, — un peu écourté toutefois, — et cette cérémonie, si elle n'a pas eu l'éclat que devait avoir celle du 26 juin, n'en a pas moins été fort belle. Elle a eu aussi une double signification : elle a été à la fois la consécration de la royauté d'Édouard VII et un service d'actions de grâces pour son heureuse guérison.

Le roi Édouard VII, on l'a vu, aime assez la pompe et la splendeur; il attache de l'importance aux questions d'étiquette quand les circonstances l'exigent et il est fort jaloux de ses prérogatives royales, ce qui tient à son éducation première. Mais, à côté du souverain, il y a chez lui l'homme, et cet homme est essentiellement un gentleman anglais, le premier des gentlemen anglais; c'est-à-dire qu'il a cette simplicité de bon goût qui est une qualité éminemment britannique, caractéristique de la haute et véritable aristocratie. A Londres comme à Sandringham, la vie intime du roi Édouard est celle d'un grand seigneur, large sans ostentation, et d'une correction sans raideur.

A Londres, le Roi aime à dîner en ville chez les personnes qu'il honore de son amitié, si le dîner n'est pas trop long et si les invités sont bien choisis. Il a d'ailleurs un bel appétit, l'appétit d'un homme heureux qui a le bonheur de jouir d'une bonne santé. Autrefois, les personnes invitées à le rencontrer se contentaient de revêtir le costume de soirée; mais depuis qu'il est roi, dans les réceptions et les dîners un peu cérémonieux, les hommes portent, avec le frac, la culotte courte, les bas de soie et les souliers découverts. Quand il ne dîne pas en ville ou qu'il ne reçoit pas, le roi Édouard passe ses soirées au théâtre ou à l'Opéra. Il aime tous les genres, depuis le mélodrame jusqu'à l'opérette, et il manque rarement d'assister aux représentations françaises qui sont, chaque année, une des attractions de la saison.

A Covent Garden, le Roi, quand il vient avec la Reine et sa fille, la princesse Victoria, se tient au milieu de la loge royale, la Reine à sa gauche, la Princesse à sa droite. Mais souvent, au second acte, il descend dans la loge de cercle où généralement se trouvent à ses côtés le marquis de Soveral, le ministre de Portugal, et lord Farquhar, l'intendant de la Maison. Autre innovation : lord Farquhar et les gentilshommes ou écuyers de service qui accompagnent le Roi au théâtre portent maintenant l'habit bleu foncé à boutons d'or.

Édouard VII est sans contredit l'homme qui s'habille le mieux et avec le plus de goût de l'Europe; aussi ses sujets mâles l'imitent-ils autant qu'ils peuvent; mais il est une chose que le Roi lui-même n'a pu engager les Anglais à imiter, c'est le port de la barbe en pointe, que seul le prince de Galles a adopté, probablement parce qu'il est marin. Les Anglais qui se piquent d'élégance portent la moustache ou bien se rasent complètement, mais ils ne portent pas la barbe.

Autrefois, Édouard VII montait beaucoup à cheval; il est très bon cavalier et excelle dans tous les sports et tous les jeux (le tennis excepté, qu'il n'a jamais aimé); mais maintenant son sport favori est l'automobilisme. Il a mis l'automobile à la mode, et la Reine, qui partage son goût pour ce genre de locomotion, est une chauffeuse émérite; elle a, à Sandringham, quelques automobiles et on la voit souvent diriger elle-même, avec une habileté remarquable, son « auto » sur les routes du comté de Norfolk. Le Roi faisant de l'automobilisme, la *society* a suivi et, en un an, Londres, où une automobile était une espèce de merveille, est devenu une des villes où l'on voit le plus grand nombre de ces véhicules.

Dans son château de Sandringham, le Roi mène la vie d'un gentilhomme campagnard, d'un *English squire*, comme disent les Anglais. Il chasse, il s'occupe de ses fermes, de ses chenils. Il a toujours des invités au château et les dîners et les bals intimes se suivent sans interruption. Excellent « voisin », le roi Édouard ne néglige jamais d'inviter les châtelains qui l'entourent et, « propriétaire » modèle, il n'oublie pas non plus ses tenanciers et ses fermiers qui ont leur part dans les fêtes que l'on donne à Sandringham et dont la Reine, la plus exquise des châtelaines, fait les honneurs avec la grâce et le charme inimitables qu'on lui connaît.

Il va sans dire, cependant, qu'on ne danse pas tous les jours, chez le Roi; et, dans les soirées d'automne ou d'hiver, après une journée de chasse, les choses se passent assez simplement. Alors le Roi ne dédaigne pas de faire une partie de bridge, le jeu à la mode qui a détrôné l'antique whist dont il est, d'ailleurs, une modification et un rajeunissement.

La reine Alexandra possède, à Sandringham, une laiterie modèle à laquelle elle s'intéresse beaucoup; mais ce qui absorbe ses moments de loisir, c'est son jardin particulier dans lequel elle aime à se livrer aux plaisirs de l'horticulture; elle a une roseraie qui est une merveille et elle soigne ses fleurs avec une véritable tendresse, car personne ne les aime plus qu'elle. A une époque où tout le monde n'était pas encore photographe, la reine Alexandra, alors princesse de Galles, était déjà une adepte dans l'art de braquer l'objectif; il existe à Sandringham une collection de vues prises par elle qui a une valeur artistique considérable, et un service en porcelaine dont la décoration, portraits, vues, intérieurs, scènes de sport et autres, est entièrement composé de photographies prises par la Reine et transférées sur la pâte.

Cliché W. & D. Downey. 57 & 61, Ebury Street (London).

LE ROI ÉDOUARD VII EN GRAND-MAITRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

En été, quand la saison de Londres est finie et que l'aristocratie anglaise, fatiguée par deux ou trois mois de fêtes, cherche la fraîcheur et le repos, elle trouve l'une et l'autre à Cowes, pendant la semaine des régates. Le Roi et la Reine séjournent quelque temps dans la rade où leur yacht, le *Victoria and Albert*, un palais flottant, aménagé avec un luxe et surtout un confortable extraordinaires, est comme le vaisseau amiral d'une flotte de plaisance à bord duquel ils reçoivent la fine fleur de l'aristocratie réunie pour les régates auxquelles prend part d'ordinaire le yacht à voiles du Roi. Édouard VII aime beaucoup ce genre de sport, et il suit les évolutions des yachts avec un très vif intérêt.

Roi constitutionnel d'une correction absolue, loyal et scrupuleux serviteur du pays dont il se considère comme le premier citoyen en même temps que le souverain; gentilhomme anglais, chef de la première famille du royaume, Édouard VII, comme monarque et comme homme, a toutes les qualités qui plaisent aux Anglais, lesquels ont pour lui les sentiments les plus dévoués, les plus fidèles et les plus respectueusement affectueux, et ces sentiments s'augmentent encore de la profonde adoration — le mot n'est pas trop fort — qu'ils professent pour la gracieuse compagne de leur roi, la douce reine Alexandra.

PAUL VILLARS.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT, & Cie Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.